



Le Drone

DE L'ANTIPRESSE

N° 70 | 12.5.2019

5G : mise à nu

Penser avec Hannah Arendt

**Les côtés plaisants
de l'effondrement**

**La décroissance
selon Philippe Roch**

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Singés

UN CONTE DU NOUVEL AGEL'ADHÉSION DU JEUNE LOUP ULTRALIBÉRAL LUDOVIC JEAN D'ARROSTE, ALIAS LUDO JEANDA, AU COMITÉ INTERPARTIS POUR LE MORATOIRE SUR LA 5G A FAIT L'EFFET D'UN SÉISME. PERSONNE N'A COMPRIS LE VOLTE-FACE D'UN DES GEEKS LES PLUS EN VUE DE LA CONFÉDÉRATION, QUI D'ORDINAIRE SALUAIT CHAQUE INNOVATION AVANT MÊME QUE LE DEUXIÈME «N» SE SOIT IMPRIMÉ SUR SON ÉCRAN. (SES MANDATS DE LOBBYISTE TECHNOLOGIQUE N'ÉTAIENT PEUT-ÊTRE PAS ÉTRANGERS À CET ENCHANTEMENT MACHINAL.)

Son spectaculaire *happening* ferroviaire en compagnie d'un vieil adversaire politique n'en fut que plus percutant, conduisant à des moratoires en cascade sur la nouvelle technologie. Mais que s'était-il passé dans ce rapide *intercity* où fut prise leur fameuse photo de nu?

1G

En montant dans le compartiment de première classe, Ludo Jeanda s'était assis, comme toujours, dans le sens de la marche. Il n'avait pas pris la peine de lever le regard lorsque quelqu'un s'était assis sur le siège d'en face. Le professeur Clément Trappezon, lui, avait sagement attendu que son éternel jeune contradicteur referme son *laptop* ultraléger pour se signaler à son attention. L'universitaire socialo-vert et l'avocat libéral-radical ne s'entendaient sur rien et ils le faisaient savoir chaque semaine,

ou presque, sur tous les canaux de la Radio-Télévision. A force de débats et de provocations, ils avaient noué une complicité grognonne. Plus teigneux l'un que l'autre, ils ne reculaient devant aucun excès de langage ni de comportement. Ils étaient même allés, lors d'une émission restée célèbre, jusqu'à s'arroser mutuellement d'eau minérale. Cela ne les empêchait pas de se rabibocher autour du champagne de l'*after* — ni de poursuivre ensuite leur *disputatio* jusque sur les trottoirs et dans les taxis.

En guise de salutation, et sans même y réfléchir, Ludo commença par une vanne.

— Vous ici, Professeur? Depuis quand les commissaires du peuple voyagent en première?

— Depuis qu'ils ont besoin de tranquillité pour étudier les motions urgentes, Maître.

— Ah? Je croyais que chacun de

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET/DRONE ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

vos coups de gueule concernait au moins la survie de la planète. Qu'y a-t-il cette fois de plus urgent encore?

— Ceci! s'exclama le professeur en tirant de sa sacoche une brochure.

5G: Sous ce titre en lettres géantes, dans une présentation sobre, s'étirait un bandeau qu'on aurait cru rédigé par un scénariste de film catastrophe: «*Carte blanche à l'électromog? Les zones d'ombre d'une technologie encore mal connue.*» Le document était édité par le Comité interpartis pour un moratoire sur la 5G.

2G

Ludo prit la brochure et la feuilleta du bout des ongles.

— Évidemment. «Pas assez de recul.» «Pressions des opérateurs.» «Cancers *probablement* liés aux ondes courtes». Probablement, mais qui vous le prouve? Et la masturbation, ça rend sourd, c'est bien connu. Et le *bug de l'an 2000*, vous vous en souvenez? Il était censé faire péter le réseau informatique mondial.

— En l'occurrence, il ne s'agit pas de rumeurs ni de superstitions, mais d'une étude scientifique. Une des rares études indépendantes et non commandées par les fabricants.

— Il y a chez nous un Office fédéral de la communication, et à ce qu'il me semble, ce bureau a octroyé les autorisations d'émettre. Pour cela, il

a bien dû se fonder sur des données fiables.

— Tout comme il existe une commission fédérale des vaccinations dont la liste des conflits d'intérêts est pratiquement inaccessible aux citoyens, alors que c'est en théorie un document public. Les lobbyistes et les *spin doctors* visent la tête et ne s'occupent pas des pieds, vous en savez quelque chose. C'est pourquoi les communautés ont dû prendre les choses en mains au niveau local.

— Ce sont des décisions illégales, en l'occurrence. Mais on s'y résigne quand même, sans doute pour calmer les paranos dans votre genre qui font obstruction à la bonne marche des

parlements.

— Attention, jeune homme: la personnalisation des arguments est un signe de faiblesse. Dans la banlieue de San Francisco, on a aussi bloqué le déploiement des antennes. La Californie n'est pas une province trop réfractaire à la technologie, à ce que je sache. De même, les cantons de Vaud et de Genève, en Suisse, ne sont pas gouvernés par des talibans.

— On a entendu exactement les mêmes oiseaux de malheur lors de l'introduction de la 4G. Et nous sommes encore là.

— Oui, je sais. J'ai lu votre tribune à ce sujet. Vous y qualifiez carrément ces «oiseaux de malheur» d'obscu-



rantistes. Tous ces professeurs, ces chercheurs, ces savants, selon vous, ne seraient que des «Don Quichotte». Tandis que les vendeurs de smartphones, n'est-ce pas, ce sont les vrais humanistes...

— J'adore cette foi des savants dans leurs idées reçues! Comme si de savoir résoudre une matrice vous autorisait à juger de tout. L'URSS n'avait pas de meilleurs supports en Occident que la communauté scientifique — et elle était un peu plus envahissante qu'un nouveau réseau mobile. Personnellement, je préfère le consumérisme au totalitarisme.

— C'est pourquoi vous alliez les deux! C'est votre naïveté, au contraire, qui devrait vous faire sourire. Les violations constantes de la vie privée par les opérateurs ne vous alarment pas le moins du monde. Le fait que nous soyons mis à nu sitôt que nous nous connectons? Un détail. Et tous ces risques pour quoi? Pour pouvoir regarder des vidéos pornos en haute définition! C'est dérisoire!

Le ton commençait à monter.

— Dérisoire pour vous, rétorqua Ludo Jeanda. Je vous soupçonne de mater encore les magazines de cul sur papier glacé dans vos toilettes. Toute notre vie active dépend désormais de ces réseaux. Il est capital de les désengorger et de fluidifier la communication.

— Boniments de VRP! Les gens qui ont professionnellement besoin de bande passante ont tout ce qu'il leur faut au travers de la fibre optique. Mais pour cela, on doit se connecter

via un poste fixe. Un outil de *travail* et non simplement de divertissement. Vous et vos commanditaires voulez persuader les gens de sacrifier leur vie privée, leur argent et même leur santé à des besoins que vous-mêmes leur fourrez dans la tête.

— Dans quel monde nagez-vous, Professeur? Regardez!

Il prit sur la tablette le *20 Minutes* du jour et se mit à lire:

— Voilà: «les utilisateurs de la première heure sont prêts à payer jusqu'à 32% de plus pour avoir la 5G à la place de la 4G, le client ordinaire acceptant jusqu'à 20% de hausse.» La demande en bande passante ne fait qu'augmenter, ce n'est pas moi qui l'invente.

— Non, ce n'est pas vous, mais Ericsson, le commanditaire du sondage. Qui comme par hasard est aussi un gros équipementier des réseaux. Avez-vous examiné l'échantillonnage, la formulation et l'ordre des questions? Si les journalistes faisaient leur travail, ils l'auraient fait eux-mêmes plutôt que de copier-coller sans commentaire les communiqués des industriels. Les sondages, on leur fait dire n'importe quoi, ce n'est pas à vous que je vais l'apprendre.

3G

La conversation, entamée sur un ton mordant mais dégagé, devenait acerbe. Les passagers alentour commençaient à les observer ou à froncer les sourcils.

— Je vais vous dire deux vérités, jeune homme. Tout d'abord cette

nouvelle technologie a pour but premier le sauvetage commercial des mastodontes qui la produisent, comme les campagnes de vaccination. Tous les indicateurs montrent que le développement et la pénétration des smartphones sont en train de plafonner. Les gadgets comme les écrans souples ou la reconnaissance faciale n'y changent rien. De plus, elles sont durables, ces petites bêtes. Moyennant un changement d'écran cassé, elles peuvent vous servir dix, quinze ans. La 5G n'est qu'une des stratégies de l'obsolescence programmée, une ruse destinée à leur faire remplacer des appareils parfaitement viables tous les ans. Et à augmenter en conséquence la montagne des déchets techniques et l'exploitation des métaux rares et toxiques. Chaque pub, chaque nouvelle antenne vous rappelle que votre appareil est ringard, même s'il satisfait parfaitement vos besoins.

— Jolie diversion! Vous aviez commencé par me parler du cancer, mais vu le manque de preuves...

— Justement! Deuxième vérité! Le cancer, je m'en tamponne. Il viendra ou ne viendra pas. Mais la laideur, elle, est déjà là, incontournable, partout autour de nous. Tenez!

Comme par une ironie du sort, le train passait justement au large d'une des premières tours 5G du pays, qui se distinguait à la fois par sa hauteur et par la couleur rouge des équipements. Elle jaillissait du milieu d'une forêt de conifères longeant les berges du Rhône.

— On ne discute pas des goûts

et des couleurs, cher Professeur. Je n'avais, par exemple, même pas remarqué cette nouvelle antenne.

— Vous êtes lent à remarquer ce qui ne vous sert pas, mais attendez un peu. Aux États-Unis, le réseau existant représente déjà plus de 150'000 relais. La 5G, qui utilise des ondes plus courtes, nécessite un réseau plus dense: plus de 800'000 nouvelles antennes. Et ce ne sont pas les écolos qui le disent, mais la CTIA, l'association des télécoms. Vous voyez notre paysage, déjà si encombré, avec cinq fois plus de ces flèches éparpillées partout?

— On croirait entendre l'UDC, en 2009 se plaignant des minarets qui n'existaient pas encore.

— Mais les antennes, elles, existent et se multiplient, et l'UDC n'y trouve absolument rien à redire. Preuve que leur argument de l'atteinte au paysage, à l'époque, était une pure hypocrisie. Votre argument est particulièrement malhonnête — d'autant plus qu'il s'agit de vos alliés, et non des nôtres, cher collègue radical.

— Nos alliés? Nos alliés? Restez correct! Nous nous contentons d'utiliser ce parti de jobards comme appoint de voix dans les élections difficiles en leur promettant des renvois d'ascenseur qu'ils ne reçoivent jamais. Si la gauche ne passait pas des alliances cyniques entre soi, nous n'aurions pas non plus besoin d'eux.

4G

La gêne devenait palpable dans ce compartiment feutré des chemins de fer suisses. Les indicateurs étaient au rouge. Les oreilles décollées du jeune loup libéral-radical avaient viré au cramboisi, et le teint rose bébé du physicien, au contraire, était devenu d'une pâleur inquiétante.

L'étoile montante de la droite sentait que le débat ne tournait pas en sa faveur et que tout le compartiment pouvait les entendre. Habitué à se sortir des mauvaises passes par des disruptions spectaculaires, Jeanda se pencha soudain vers l'idéologue vert, le scruta de la tête aux pieds et s'adressa à lui d'une voix étrangement calme:

— Cher professeur, vous avez tellement raison! Moi qui ne suis qu'un jouisseur, je n'aurai jamais le dernier mot avec vous sur le terrain de la cohérence. Vous êtes l'une des rares personnalités publiques à accorder leur existence avec les convictions qu'elles professent. Ce n'est pas vrai?

Clément Trappezon s'était redressé d'un air méfiant:

— Euh, oui. J'essaie du moins...

— Je vous propose donc un pari. Un jeu si vous préférez. Je vous propose de me remettre tout objet vous appartenant qui pourrait compromettre votre rigueur morale.

— Je ne vois pas très bien.

— C'est très simple. Si vos habits vous gênent, vous les enlevez. On commence?

Le professeur eut un sourire méprisant. «Entendu.» Ce n'était pas

ce blanc-bec qui allait lui enseigner la morale.

— Votre veste de randonnée, là, c'est bien du *softshell*?

— Oui, mais fait à partir de fibres recyclées. Le fabricant y veille.

— Je pense bien! Votre marque fétiche, *Tierrafuego*, fonde tout son marketing sur l'éco-conscience. Pourriez-vous cependant, je vous prie, me montrer l'étiquette?

Le professeur s'exécuta comme tétanisé.

— Hummm... «Made in China», tout de même. Il me semble avoir lu une interpellation que vous avez cosignée demandant à notre gouvernement des explications sur ses relations cordiales avec la Chine. On y parlait notamment des droits de l'homme, des accidents de travail et de la traite des enfants...

Sans un mot, Trappezon déposa sa veste sur le siège libre à côté de lui. Il avait accepté le marché un peu vite, mais n'était pas du genre à se dédire. Par malheur, il affectionnait les tenues *cool* de randonnée, même au parlement. Tout venait de Chine ou du Bangladesh — «ce pays où les ateliers clandestins s'écroulent parfois sur eux-mêmes» (Ludo) — y compris le t-shirt. Jeanda réussit même à le dépouiller de sa sacoche, pourtant de grande marque italienne, en trouvant sur Google une notice assassine au sujet des cuirs chimiquement suspects d'origine balkanique dont elle se servait en douce sous le label «Vero cuoio italiano».

Lorsque le professeur fut dévêtu

jusqu'au slip, ils virent que les sièges autour d'eux s'étaient discrètement vidés. Les Suisses ne savent pas affronter la honte et le scandale. Cette découverte les arracha soudain à leur compétition hallucinée. L'universitaire fixait sa barbe blanche tombant sur sa poitrine. L'avocat contemplait son adversaire vaincu, mais sans aucune envie de jubiler. Au contraire. En voyant les côtes du vieil homme, son petit ventre effondré, il dut réprimer un sanglot. Un reste de bonne éducation lui brûlait la gorge comme une remontée gastrique. «Pourquoi ai-je fait ça?»

Il ne savait plus que dire. «Rhabiliez-vous»? Chaque mot lui paraissait ridicule, insensé. Doucement, sans même y penser, sans détourner son regard de son interlocuteur, il ôta son petit veston gris métal, desserra son col et passa sa chemise par-dessus la tête, sans même la déboutonner. Il allait ôter son pantalon lorsqu'un jeune se présenta dans l'allée — sans doute alerté par les voisins — et les photographia avec son smartphone.

Dans la demi-heure, l'image avait envahi les réseaux. On y voyait les deux irréconciliables face-à-face, torse nu, les reins masqués par les épais accoudoirs de la première classe. Dans sa main gauche, le professeur tenait encore la brochure au titre géant: 5G.

Les tabloïds ne purent s'empêcher de rediffuser le document, préférant risquer le procès plutôt que de laisser passer un si puissant *clickbait* (appât à clics). Avant même d'être arrivé à destination, et pendant qu'il

se rhabillait, Ludo Jeanda avait été assailli d'appels. Il n'en prit qu'un, celui d'une rédactrice en chef qui le favorisait outrageusement tout en singeant la froideur à son égard.

— Le coup est prodigieux! Je n'ai jamais vu un tel buzz. Deux ennemis politiques s'unissent et se mettent à nu pour dénoncer le dépouillement de notre vie privée par les nouvelles technologies.

Jeanda s'attendait à tout, sauf à ça. Pour la première fois de sa carrière, il eut un blanc devant une journaliste. Juste la force de murmurer:

— Trente secondes, je te rappelle.

5G

Il raccrocha, inspira profondément, dévisagea une fois de plus le vieux professeur. Une minute plus tard, il rappelait Emeline Marceau en lui déclamant un communiqué de presse improvisé. Oui, au terme d'un long cheminement intérieur, Ludo Jeanda avait décidé de résilier ses mandats de «consultant» et de combattre résolument les atteintes à la santé et à la vie privée dont certaines technologies étaient les vecteurs et dont les administrations «larguées», trop souvent, étaient les complices. Il en profita pour dénoncer la «sommolence» des partis traditionnels face aux «nouveaux enjeux», les accusant d'avoir «trois trains de retard».

Le lendemain, comme la rumeur s'amplifiait, le président du parti l'invita à déjeuner pour «gérer la crise».

— Il n’y a aucune crise, Gérard, lui répondit Ludo Jeanda.

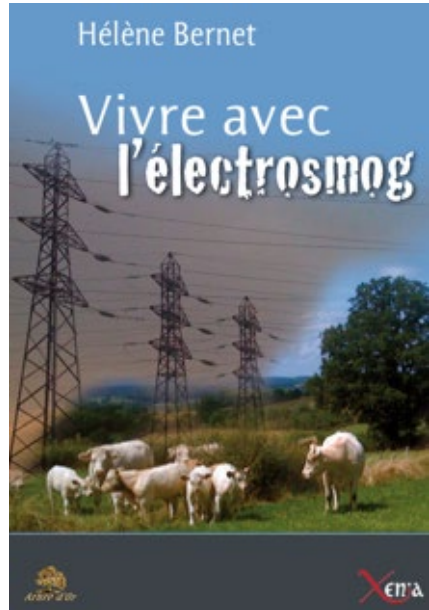
— Comment, aucune crise? Qu’est-ce qui t’a pris de faire ça? Tu passes pour un tourne-veste stratosphérique.

— Toute publicité est bonne à prendre: règle numéro un du marketing politique. Je crois que je suis pourvu pour un bon moment.

POST-SCRIPTUM

Cette rencontre est évidemment le fruit de mon imagination, mais les enjeux qu’elle soulève sont bien réels. L’électrosmog est une source d’inconfort, voire de maladie, pour un grand nombre de gens sur la planète. A l’heure actuelle, l’air des villes est déjà saturé d’ondes wi-fi dont les impacts à long terme sur la santé sont soupçonnés mais par définition encore inquantifiables. L’ajout d’un nouveau rayonnement, encore moins exploré, dans ces foyers à micro-ondes que sont devenus les milieux urbains ressemble à l’imposition de vaccins sans période de test et d’observation.

Voici quelques années, j’ai publié aux éditions Xenia un livre d’Hélène Bernet,* Vivre avec l’électrosmog. Comprendre et limiter la pollution électromagnétique, qui donne aux «craintes irrationnelles» exprimées ici



une base documentaire difficilement contestable. (Slobodan Despot)





CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Penser avec Hannah Arendt (1)

C'EST PAR SON MONUMENTAL OUVRAGE *LES ORIGINES DU TOTALITARISME* QU'HANNAH ARENDT EST LE PLUS CÉLÈBRE. MAIS CELLE QUI FUT TÉMOIN DU PROCÈS EICHMANN À JÉRUSALEM EN 1961 POUR LE COMPTE DU *NEW YORKER* FUT AUSSI UNE PHILOSOPHE DONT LES ŒUVRES MOINS CONNUES ONT BEAUCOUP À NOUS DIRE. AVANT D'ABORDER SON ŒUVRE, INTÉRESSONS-NOUS D'ABORD À SA VIE.

Née à Hanovre en 1906 dans une famille juive originaire de Prusse orientale, où sa famille retourna en 1910, Hannah Arendt passa son *Abitur* (baccalauréat) en 1924, avec un an d'avance. Inscrite en théologie à l'université de Marburg, elle y fait la rencontre d'un jeune professeur, Martin Heidegger, alors âgé de 35 ans, et devient l'année suivante son amante. L'idylle ne dure que quelques semaines : Heidegger n'a nullement l'intention de quitter son épouse et Hannah Arendt traverse alors une crise profonde. Ils resteront proches intellectuellement et correspondront durant toute leur vie(1). Bien évidemment, cette relation avec le prétendument antisémite Heidegger ne fut pas sans lui être reprochée(2).

Mariée en 1929 avec Günther Stern (dont elle divorcera en 1937), après l'accession de Hitler au

pouvoir, le 31 janvier 1933, Hannah Arendt s'installe en France après un court séjour à Prague puis à Genève. Elle s'emploiera durant deux ans à organiser le transfert en Palestine d'enfants et d'adolescents juifs dans le cadre de l'*Aliyah*(3). Elle noue des relations avec Walter Benjamin, fréquente Bertolt Brecht et rencontre à plusieurs reprises Raymond Aron. Elle se remarie en janvier 1940 à Paris avec Heinrich Blücher. Quelques mois plus tard, elle doit se présenter au Vel' d'Hiv suite à la décision du gouverneur de Paris de faire interner les étrangers originaires d'Allemagne encore en liberté. Internée au camp de Gurs dans les Pyrénées en mai, elle réussit à s'en échapper un mois plus tard. Elle retrouve son mari à Montauban et grâce à son ex-mari déjà parvenu aux États-Unis, le couple reçoit un

visa d'émigration. Après trois mois d'attente à Lisbonne, ils arrivent en mai 1941 à New York. Hannah Arendt apprend l'anglais et publie alors des articles, notamment dans *Aufbau*(4) et dans *Partisan Review*(5).

En 1945, elle devient directrice de recherches à la Commission on European Jewish Cultural Reconstruction, ce qui lui permet d'appréhender les dispositifs de l'État national-socialiste. Elle est également maître de conférences d'histoire européenne au Brooklyn College (Université Columbia). Elle est par ailleurs lectrice aux Éditions Schocken Books et éditrice, notamment, en collaboration avec Max Brod, des *Journaux* de Franz Kafka. Elle a entrepris l'analyse du phénomène totalitaire, et *Origines du totalitarisme*(6) paraît en anglais en 1951 (nous y reviendrons la semaine prochaine), année où elle obtient la nationalité américaine. C'est en 1954, dans la revue *Critique*, que Raymond Aron publiera en France la première recension sérieuse et complète du travail d'Arendt. En 1955 paraissait la version allemande, dont Arendt assura elle-même la traduction. Elle effectue régulièrement des voyages en Europe et revoit Heidegger à de nombreuses reprises. En 1958 paraît *Condition de l'homme moderne* et en 1961 *La crise de la culture*.

En 1960, Adolf Eichmann est enlevé par les services secrets israéliens dans la banlieue de Buenos Aires où il réside sous le nom de Ricardo Klement. Il est transféré en Israël où il sera jugé, condamné à mort et exécuté par pendaison le 31

mai 1962. Responsable de la logistique de la « solution finale », ce haut fonctionnaire du Troisième Reich, officier SS, était un des criminels nazis les plus recherchés, et son procès fut retentissant. Arendt, qui a proposé au *New Yorker* de suivre le procès, assiste aux premières semaines d'audience. Quand début 1963 commence la publication en cinq livraisons dans le *New Yorker* de *Eichmann à Jérusalem*(7), la polémique est immédiate, déclenchée par l'Anti-Defamation League du B'nai B'rith(8). Arendt refuse pourtant de repousser la publication en volume. Les premiers extraits publiés en France dans le *Nouvel Observateur* en 1966, en prépublication de l'édition française du livre, déclenchent eux aussi la polémique. Une lettre collective adressée à la rédaction du magazine interroge : « Hannah Arendt est-elle nazie ? »

Mais pourquoi *Eichmann à Jérusalem* fit-il scandale ? D'abord parce qu'elle est agacée de ce qu'elle voit en Israël – c'est son premier séjour à Jérusalem. Mais aussi par le tribunal et par les témoins. Et son livre sera d'abord lu comme le procès du procès. Elle reproche à Ben Gourion(9) de tirer les ficelles, de diriger le procès en secret : il s'agit de montrer que « *le massacre des Juifs est une activité normale pour les non-Juifs*. ». Les trois thèses qui firent polémique peuvent se résumer ainsi : d'abord, elle présente Eichmann comme un « petit homme ». Ni un imbécile, ni un monstre, seulement un naïf incapable de discerner

le bien du mal, chez qui la capacité d'initiative se transforma en exécution aveugle de la loi. C'est ici que le sous-titre du livre, « La banalité du mal », prend tout son sens. Ensuite, que « *le seul fait qu'Eichmann expédiait des Juifs à Auschwitz ne prouvait absolument pas que tous les Juifs qui arrivaient là avaient été expédiés par lui.* » Enfin, et c'est surtout cela qui fut le plus sujet à controverse : Arendt s'attaquait à la délicate question de la « coopération » des *Judenräte* (Conseils juifs) avec les nazis dans le dépouillement, la déportation et l'extermination des juifs, considérant que si les juifs avaient été moins organisés, il y aurait eu moins de victimes. Elle va encore plus loin en affirmant que la victoire de Hitler était souhaitée par certains sionistes, car elle consacrerait l'échec de l'assimilation et justifierait la création d'un État juif.

En 1968, Hannah Arendt obtient la chaire de philosophie politique à la New School for Social Research à New York. En 1972 paraît *Du mensonge à la violence. Essais de philosophie politique*. Après avoir rendu une dernière visite à Heidegger au printemps 1975, elle travaille sur le troisième volume de *La vie de l'esprit* et meurt le 4 décembre à son domicile. Nous reviendrons la semaine prochaine sur son œuvre philosophique.

1. Pour les lecteurs curieux de cette relation, je recommande *Lettres et documents, 1925-1975. Martin Heidegger, Hannah Arendt*. Publié pour la première fois en Allemagne en 1998, il apporte une contribution majeure à l'histoire intellectuelle du XXe siècle (Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 2001).
2. Sur Martin Heidegger, je renvoie nos abonnés aux numéros 42 (28 octobre 2018) et 43 (4 novembre 2018) du *Drone* (articles « Des chemins, non des œuvres » (1) et (2)).
3. Mot hébreu désignant l'acte d'émigration d'un juif en Israël.
4. Fondée en 1934, *Aufbau* est une revue pour les juifs de langue allemande du monde entier et compte parmi ses contributeurs, entre autres, Thomas Mann, Albert Einstein et Stefan Zweig. Publiée à New York jusqu'en 2004, elle l'est désormais à Zurich.
5. Revue littéraire et politique américaine active entre 1934 et 2003, elle accueillit des plumes comme George Orwell, Doris Lessing ou encore Philip Roth.
6. Les références bibliographiques des livres de Hannah Arendt seront mentionnées dans notre prochaine chronique.
7. Je recommande vivement le magnifique film de Margarethe von Trotta, *Hannah Arendt*, sorti en 2013, avec Barbara Sukowa dans le rôle principal.
8. Le B'nai B'rith, fondé en 1843, ce qui en fait la plus ancienne organisation juive, est calqué sur les organisations maçonniques et est affilié au Congrès juif mondial. Créée en 1913, l'Anti-Defamation League vise à lutter contre l'antisémitisme aux États-Unis.
9. David Ben Gourion (1886-1973), fondateur de l'État sioniste, en fut le premier ministre de sa fondation en 1948 à 1953, puis de 1955 à 1963.

ENFUMAGES par Eric Werner

L'effondrement qui vient (5)

DANS LE TRÈS BEAU DOCUMENTAIRE QU'ILS ONT CONSACRÉ À L'ÉPISODE (TOUJOURS EN COURS, D'AILLEURS) DES GILETS JAUNES, *J'VEUX DU SOLEIL*, GILLES PERRET ET FRANÇOIS RUFFIN DONNENT LA PAROLE À PLUSIEURS DES PARTICIPANTS À CE MOUVEMENT. L'UN D'EUX DIT QUELQUE CHOSE QUI NOUS RETIENDRA ICI: IL DIT QUE LES GILETS JAUNES LUI ONT FAIT DÉCOUVRIR LA DIMENSION DE L'ENTRAÏDE.

Dans la société actuelle, dit-il, les voisins non seulement ne se parlent plus entre eux mais ont tendance à se considérer mutuellement comme des *ennemis*. Les gens se retrouvent dès lors seuls dans la vie. Ils ne peuvent plus compter sur rien ni sur personne. Le seul interlocuteur qui leur reste est l'État. Mais l'État total ne les écoute guère. Les entend-il seulement?

Or, justement, avec le mouvement des Gilets jaunes, les gens recommencent à se parler, en particulier entre voisins. Traduisons cela en termes aristotéliens: l'amitié renaît. Elle renaît, et donc l'entraide redevient possible. C'est ça la grande nouveauté: l'entraide à la place de la guerre de tous contre tous. Lorsque je parle de guerre de tous contre tous, c'est moi bien sûr qui interprète. Mais si l'on dit que les voisins se considèrent mutuellement comme des *ennemis*, l'idée est bien celle de la guerre de tous contre tous!

Le film se construit donc sur cette opposition: d'un côté, une société, la

nôtre, où les gens se frôlent sans se parler, vivent les uns à côté des autres dans une solitude extrême, solitude souvent associée à de la peur (peur, il est vrai, parfois justifiée, on ne dira pas ici le contraire, mais parfois aussi non: pourquoi, par exemple, devrait-on avoir peur de son voisin?), et de l'autre une contre-société émergente, celle des Gilets jaunes, où les gens recommencent à se parler. À plusieurs reprises, il est question, dans le film, d'«harmonie», de «fraternité». Tous ces mots désignent en fait l'amitié. En ce sens, le mouve-



ment des Gilets jaunes pourrait s'interpréter comme étant à lui-même sa propre fin. On ne dit pas cela pour évacuer le problème de la pauvreté, certes non. Mais ce que le film montre aussi, c'est que le malheur actuel des gens n'est pas seulement lié à la paupérisation, au fait qu'ils ne gagnent plus assez pour simplement manger, mais au manque d'amitié. Bien plus, une partie au moins de la

solution au problème de la pauvreté, laisse entendre le film, résiderait dans la restauration du lien social.

(Au passage je signale que j'ai vu le film dans une salle quasi vide. Nous étions en tout et pour tout *six* spectateurs dans une salle pouvant en comporter, paraît-il, *huit cent soixante-sept*. On a là l'illustration même, «en abîme» en quelque sorte, de ce dont, justement, il est question dans le film: de l'actuelle dissolution sociale. Les gens ne trouvent même plus en eux l'énergie et la motivation d'aller au cinéma. Le film avait pourtant été annoncé dans la presse. Mais qui lit encore les journaux?).

LE RETOUR DE LA SOCIÉTÉ

On pourrait à partir de là reprendre notre réflexion sur l'effondrement qui vient. On connaît la phrase sinistre de Mme Thatcher: «*There is no such a thing as society*». La société n'existe pas, on ne sait même pas ce que c'est. Seuls existent les individus. Voilà ce que pensait Mme Thatcher. Le corollaire en est que ce qu'on appelle le bien commun, lui non plus, n'existe pas. C'est une expression vide de sens. Nous pouvons dès lors tranquillement le laisser de côté. Nous n'avons à nous soucier que de nous-mêmes et de nos propres intérêts individuels (ou de caste). C'est ce que pensait Mme Thatcher, mais elle n'était bien sûr pas la seule à le penser.

Entretemps, en effet, de telles idées ont fait leur chemin. Elles se sont routinisées, en même temps qu'officialisées. Le film de François Ruffin en témoigne, mais même si

nous manquons de l'énergie et de la motivation nécessaires pour aller le voir, chacun peut le vérifier en interrogeant sa propre expérience personnelle. Laissons ici les voisins qui se regardent chiens de faïence pour ne considérer que le monde du travail. La guerre de tous contre tous prend ici un sens très concret. Qui aujourd'hui pourrait se vanter d'échapper à l'hyperconcurrence? A la mobilité forcée? Au risque permanent de délocalisation? Quand Mme Thatcher dit que la société n'existe pas, en un sens elle a raison: *notre* société, effectivement, n'existe pas. Elle est plus *dissociété* qu'à proprement parler société. On pourrait aussi dire: *non-société*.

Mme Thatcher dit donc la réalité. Sauf qu'elle voudrait aller *plus loin encore* dans cette direction: plus loin encore, alors même que cela se traduit pour l'être humain par de réelles souffrances (aussi bien morales que physiques). Mais elle n'en a cure. Mme Thatcher n'est bien sûr ici qu'une métonymie. D'une manière générale, les néolibéraux ne sont que peu ou pas impressionnés lorsqu'on leur dit que les mesures qu'ils préconisent (déréglementation, privatisation, robotisation, etc.) sont causes de souffrances pour les populations. Et alors? Faites comme nous, adaptez-vous. Bougez, déménagez. Changez de métier. Mangez des pesticides. Des OGM. Contractez des cancers (cancers d'ailleurs imaginaires). Numérisez-vous. La souffrance comme remède à la souffrance. En fait, mourez.

Bref, nous retrouvons le thème

général de ces chroniques. Quand on évoque l'effondrement qui vient, on ne saurait se contenter de projeter son regard vers l'avenir (proche ou moins proche), il faut également le fixer sur le présent. Et quand on parle du présent, il faut y inclure également le passé proche. Le livre aujourd'hui classique de David Riesman, *The lonely crowd*, ne date pas d'hier. Il remonte au début des années 50. Certains agitent le spectre d'un possible retour à l'état de nature. Or, encore une fois, ce retour est *aujourd'hui déjà* une réalité. On dira que ce pourrait être pire encore. C'est certainement vrai comme remarque. On peut très bien imaginer que l'état de choses actuel *empire* encore. Quantité de livres paraissent régulièrement sur le sujet. Eric Zemmour nous dit que la guerre civile sera sanglante(1). Peut-être. Mais on n'en resterait pas moins dans la continuité. Il est très possible, en revanche, que l'empirement en question atteigne *un degré tel* qu'il entraîne un retournement de situation. Un peu comme ce qui vient de se passer avec le mouvement des Gilets jaunes, mais à une beaucoup plus vaste échelle.

UN NOUVEAU MOYEN ÂGE?

Ce n'est pas en vain, par exemple, que certains disent que la dissolution de l'ordre westphalien à laquelle nous assistons aujourd'hui au plan géopolitique nous promet l'avènement d'un nouveau Moyen Âge(2). Le retour au Moyen Âge n'est pas le retour à l'état

de nature. On pourrait faire la confusion et effectivement *croire* que c'est le retour à l'état de nature. Mais il ne peut pas y avoir retour à l'état de nature, puisqu'on y est déjà! C'est l'inverse en réalité qui se produit. On *est* dans l'état de nature, et à un moment donné, comme cela devient intenable, l'instinct de survie se fait entendre en nous pour nous dire, justement, que si nous voulons survivre, nous n'échapperons pas à la nécessité de *sortir de l'état de nature*. Jusque là on relativisait. On disait: ne dramatisons pas. Ce n'est pas si grave. Mais à un moment donné on cesse de relativiser. On décide, comme on dit, de prendre son destin en main. Et donc on bascule dans autre chose: une éventuelle reféodalisation, par exemple.

Avec l'atomisation sociale, le lien social se défait. Ici, au contraire, il se refait. A très petite échelle, certes, mais il se refait. On retrouve en particulier l'amitié, qui assure l'existence du lien social, et au-delà même de l'amitié l'entraide, qui en est la raison d'être. C'est le contraire même d'une désintégration. Et donc également on n'est plus dans la continuité. Il y a bien rupture de continuité.

NOTES

1. Interviewé par Elie Chouraqui (i24NEWS, 14 avril 2019). [YouTube](#).
2. C'est en particulier la thèse développée par l'historien et géopolitologue Bernard Wicht, en particulier dans son dernier livre ([cité dans notre dernière chronique](#)).

Passager clandestin

Philippe Roch: sortir de la spirale aveugle de la croissance

ANCIEN DIRECTEUR DU WWF SUISSE, ANCIEN SECRÉTAIRE D'ÉTAT ET DIRECTEUR DE L'OFFICE FÉDÉRAL DE L'ENVIRONNEMENT, PHILIPPE ROCH EST UNE FIGURE HISTORIQUE ET UNIVERSELLEMENT RESPECTÉE DE LA LUTTE POUR L'ENVIRONNEMENT EN SUISSE. DANS SON DERNIER OUVRAGE, IL AVANCE AVEC TACT ET PRUDENCE LA PROPOSITION TABOU: S'ENGAGER DÉLIBÉRÉMENT SUR LA VOIE DE LA DÉCROISSANCE.

Dans l'approche de Philippe Roch, une telle vision n'a rien d'une directive, d'une idéologie ou d'un projet de loi. C'est ce qui rend d'autant plus intéressante la lecture de son essai compact et dense, *Croissance Décroissance. Pour une transition écologique* (éd. Jouvence).

Le livre s'ouvre sur une citation d'un de ses auteurs fétiches, le peintre de nature et philosophe Robert Hainard (1906-1999), une âme exceptionnelle avec qui j'ai moi-même, étudiant, eu la chance de correspondre. Sa pensée fournit la maxime et le résumé de cet essai: *«Il faut avant tout inventer un système économique assurant la prospérité des individus sans expansion du système.»*

Car le système est par nature fini, limité à notre planète, or nous faisons tout notre possible pour l'oublier, obnubilés à la folie par la religion du développement sans fin. Car *«celui qui croit à la croissance continue dans un monde fini est soit un fou, soit un économiste»* (autre citation clef, de Kenneth Ewart Boulding).

Comment sortir de cette démençe? A l'heure où les penseurs lucides s'orientent plutôt vers le fatalisme et cultivent la collapsologie (voir la série d'Eric Werner, «L'effondrement qui vient», Drones 62 à

70), Philippe Roch en appelle à la raison et à la réserve volontaire des individus. Là est l'originalité de son livre, moins traité environnemental que manuel de sagesse. Dans un entretien à bâtons rompus, nous en avons évoqué les messages essentiels: les origines de l'optimisme *malgré tout* de l'auteur, la «sobriété joyeuse» proposée en antidote à la frénésie de consommation, l'exemple des Anciens, d'Aristote à Sénèque...

Optimisme n'est pas pour autant synonyme de mièvrerie. Ainsi le chapitre III règle sobrement le cas du «mariage de la carpe et du lapin», cet oxymore omniprésent appelé «développement durable», par quoi les pouvoirs économiques et politiques essaient d'enrober la croissance sans fin d'une tenue présentable. Emblème de ce scientisme superficiel absurde: les entreprises julesvernesques d'un Bertrand Piccard. La course à l'innovation nous évite de réfléchir au socle même de cette philosophie: la superstition d'une technique omnisciente capable de résoudre, à terme, tous nos problèmes sans que nous ayons rien à changer à nos habitudes.

Or, c'est justement à nos croyances et nos habitudes que s'adresse Philippe Roch. «Constuire un nouveau regard»:



il appelle à un changement de vie, à une *conversion* — d'où le recours permanent à la spiritualité, mais aussi l'allusion aux pèlerinages, aux communautés monastiques et au Christ. Un engagement qui va bien au-delà de l'écologisme politique. Lequel, au lieu d'imprégner transversalement tous les partis, est peu à peu devenu la chasse gardée d'une certaine gauche.

Nous ne pouvions clore cet entretien sans évoquer l'immense figure qui nous a rapprochés et avec qui nous avons tous deux eu le privilège de collaborer: Franz Weber. La personnalité et l'œuvre du

grand défenseur de la nature et du patrimoine fournissent le modèle d'un engagement à la fois concret et inspiré. Et ses réalisations stupéfiantes nous prouvent, pour longtemps encore, que tout est possible.

(Slobodan Despot)

- * [Entretien audio Philippe Roch-Slobodan Despot](#) (35 minutes sur SoundCloud)
- * [Débat Infrarouge](#) (RTS, 12 avril 2019) consacré à Franz Weber.

TURBULENCES

[BHL | On rembourse les billets, mais non le contribuable!](#)

[RUSSIE | Le «coming out» de StalinGulag](#)

[TRIBUNE | Danseur vedette et hétéro affiché: scandale!](#)

[PRESSE | Les liaisons dangereuses du «Temps»](#)

Pain de méninges

LE DÉBUT DU TOTALITARISME

Le totalitarisme commence par le mépris de ce que vous avez. La deuxième étape tient en cette notion : “Les choses doivent changer, quoi qu’il arrive, tout est mieux que ce que nous avons maintenant.” Les dirigeants totalitaires organisent ce genre de sentiment de masse; en l’organisant, ils l’articulent, et en l’articulant, ils le font aimer d’une certaine façon par les gens. On leur avait dit : tu ne tueras point ; et ils n’ont point tué. Maintenant, on leur dit : tu tueras ; et bien qu’ils pensent qu’il très difficile de tuer, ils le font parce que cela fait maintenant partie du bon code de conduite. Ils apprennent qui tuer et comment tuer et comment le faire ensemble. C’est cela la fameuse *Gleichschaltung*, le processus de coordination. Vous n’êtes pas coordonné avec les pouvoirs en place, mais avec vos voisins - coordonné avec la majorité. Mais au lieu de communiquer avec l’autre, vous êtes maintenant collé à lui. Et vous vous sentez bien sûr merveilleusement bien. Le totalitarisme fait appel aux très dangereux besoins émotionnels des personnes qui vivent dans un isolement total et dans la peur les unes des autres.

— Hannah Arendt, «From an Interview», New York Review of Books, 26/10/1978. (Trad. SD)